

Café Philo à la Maison Güth de HOSTE

Retour sur la séance du 4 juillet 2019 Auteur : Jean-Yves Trépos

« La conscience rend-elle libre ? »

NB : Ces remarques, reprises plusieurs mois après la séance, ne prétendent pas rendre compte de la discussion qui s'y est déroulée. Il s'agit d'une réélaboration de notes préparatoires.

Présupposés

-L'état de liberté serait tributaire d'une opération de la conscience, par laquelle s'affirmerait la toute-puissance de l'esprit face aux nécessités.

=>Il faudrait donc faire une différence entre : « être libre » (par essence) et « être libéré » (ou « se libérer »), donc entre liberté et libération. Mais peut-on être plus ou moins libre ? (cf. le texte de Sartre en Annexe)

-De même, peut-être faudrait-il faire une différence entre la conscience comme état et la conscience comme opération, car la formulation du sujet est maladroite : il semble bien qu'il s'agisse ici de dire que le fait d'avoir conscience ou de prendre conscience de quelque chose rend (ou non) libre.

-Le sujet ne dit pas si « conscience » s'oppose à « inconscient » ou à « non-conscience ».
En définitive, si l'on prend la peine de dire de quoi on parle, il semble possible d'accepter de répondre à la question telle qu'elle est posée.

Enjeux

-Peut-il y avoir une position commune à ceux qui tiennent à la liberté métaphysique et à ceux qui font de même pour la nécessité ? A première vue, cette position commune pourrait prendre appui sur l'idée de libération.

=>Mais c'est se ranger à l'implicite individualiste de la question (la libération est l'affaire d'un individu qui se rend pleinement conscient de ses actes)

-Peut-il y avoir un « comment » de cette opération ? (comment ou à quelles conditions la conscience libère-t-elle ?)

Concepts

*Liberté

1/ La représentation commune de la liberté

C'est, simplement, l'absence de toute contrainte.

Après quoi, bien sûr, on dit que la liberté n'existe pas, puisque, dans la réalité, on a toujours des « contraintes » à subir :

-contraintes physiques, naturelles : la pesanteur, la nécessité de s'alimenter, de respirer, les caractéristiques génétiques, etc. ...

-contraintes légales, instituées : les lois juridiques, le pouvoir de l'Etat, les réglementations diverses, ...

-contraintes morales, psychologiques, etc. ...

2/ Les conceptions philosophiques de la liberté

Elles sont au moins de deux types, le libre arbitre et l'autonomie.

Il y a d'autre part la possibilité de refuser l'idée d'une liberté métaphysique tout en maintenant celle d'une possibilité de se libérer, de s'affranchir de certaines contraintes, psychologiques,

sociales ou politiques.

C'est Descartes qui défend la thèse du *libre arbitre* : selon lui l'homme est doué d'une liberté infinie ; il peut toujours, s'il le veut, résister à ce qu'il tend spontanément à faire ou à penser, ce dont le doute hyperbolique est la manifestation (puisque'il permet de tenir provisoirement pour faux ce qui est très, voire extrêmement probablement vrai, simplement parce qu'on a pu trouver une raison d'en douter). Le libre arbitre, c'est la capacité à se déterminer soi-même, à être *cause* de ses choix, de ses pensées, de ses actes.

Contre Descartes, Spinoza réfute l'usage même du concept de volonté. Selon lui, quand on prétend « vouloir », on se borne, en fait, à prendre conscience de ce qu'on désire, de ce qu'on « appète », de ce à quoi on tend. En réalité, nos désirs, nos appétits ont des causes dont nous ignorons l'existence et la véritable nature. Nous croyons être nous-mêmes *cause* de nos actes, parce que nous n'avons pas conscience de ce qui nous pousse à agir. Spinoza affirme donc que l'homme, comme toutes les autres choses de la nature, est soumis au *déterminisme* universel.

Au contraire, les cartésiens considèrent que l'homme est un être exceptionnel qui n'est qu'en partie régi par les lois de la nature (en tant que corps, mais pas en tant qu'esprit ou pensée).

La position de Spinoza n'exclut pas qu'il envisage pour l'homme la possibilité de *se libérer* de différentes servitudes auxquelles il est assujéti. La raison dont l'homme dispose (et qui lui permet de comprendre l'essence et l'ordre des phénomènes au sein de la nature) lui donne les moyens de se libérer progressivement de la servitude des différentes passions qu'il peut subir et elle le mène à concevoir une politique : une organisation sociale digne des êtres humains doit exclure les relations d'asservissement ou de domination.

L'*autonomie*, c'est le fait de se donner à soi-même sa loi (*autos* : soi-même ; *nomos* : loi). On peut concevoir l'autonomie au sens moral ou au sens politique. Au sens moral (Kant), la volonté est dite autonome quand elle n'est déterminée que par la raison (la volonté se confond elle-même, en un sens, avec la raison). Au sens politique (Rousseau et bien d'autres à sa suite), l'homme qui est membre d'un corps politique (= le citoyen) est autonome en tant qu'il est l'auteur de la loi à laquelle il obéit.

L'autonomie, c'est donc la soumission réfléchie et volontaire à des contraintes qu'on admet, qu'on reconnaît comme acceptables, légitimes et qui, de ce fait, ne sont plus considérées comme des entraves à la liberté, mais comme des conditions de son plein exercice.

Conscience

Il est possible, on l'a dit au début, de prendre ce terme soit au sens de cognition en acte soit d'état mental (s'opposant à l'inconscient ou au préconscient). Mais l'appui sur la conscience caractérise les philosophies occidentales depuis le XVII^e siècle.

Les philosophies de la conscience sont activées par le cartésianisme (un Sujet volontaire, défini par sa conscience comme conscience pensante que résume le *cogito ergo sum* – je pense donc je suis).

Mais ça ne règle pas tout : la conscience que réclame Spinoza signifie la raison. Et il y a eu encore d'autres formes de philosophies de la conscience jusqu'à ce que les structuralismes, au XX^e siècle, aient revendiqué une « mort du sujet ».

De même « prise de conscience » et « réflexivité » ne sont pas synonymes : la prise de conscience implique un faisceau de lumière sur une zone d'ombre de l'action ; la réflexivité implique un traitement de cette prise de conscience en vue d'une action à venir.

+ une opération : « rendre » (au sens de « faire devenir »)

Il y a une polysémie du terme : au sens majeur, c'est restituer ; au sens mineur c'est faire devenir. C'est ce dernier qui utilisé ici, mais il n'est pas dépourvu d'ambiguïté : la conscience est-elle ce qui permet d'être libre ou ce qui oblige à l'être ?

Le système conceptuel

« Liberté » et « conscience » sont acquis. Quel autre concept nous permettrait-il d'ouvrir un peu le débat ? « Reconnaissance » serait un bon candidat, puisque ce concept introduit un tiers : j'ai besoin d'être reconnu par un autre pour être libre, à condition de donner à la reconnaissance un sens fort (je ne peux vraiment être reconnu que par une conscience libre, c'est-à-dire que je ne constrains pas à me reconnaître comme je veux).

Et le travail ? Que dire de « *Arbeit macht frei* » ? Cette caricature nazie ne doit pas faire passer sous silence la transformation que le travail opère sur les esprits autant que sur les corps.

Trois questionnements :

-La liberté supposerait la conscience, mais pas la reconnaissance ?

-Il n'y aurait pas de conscience digne de ce nom sans la médiation d'un tiers qui la reconnaît ?

-Qu'il y ait ou non liberté ou reconnaissance, la conscience pourrait s'affirmer (cogito) ?

*

Pour les développements

Idee directrice : la prise de conscience individuelle peut conduire à construire une autonomie, mais elle ne garantit pas contre le sentiment illusoire d'absence de contrainte ; elle ne peut donc être séparée de conditions individuelles et collectives d'exercice de la conscience. Voir la conception française et la conception allemande, selon Heinz Wismann (a) ; voir la dialectique du Maître et du Serviteur selon Hegel (b) ; voir le fameux texte de Sartre (6). La notion de réflexivité conviendrait mieux.

On ne peut donc répondre « absolument, oui », mais peut-être « oui, dans des conditions où la reconnaissance d'autrui (*Freiheit*) dans l'extranéation (*Entfremdung*) est plus précieuse que l'ascèse individuelle ».

(a) Liberté à la française et à l'allemande ?

-Une conception verticale de la liberté comme affranchissement protecteur (on n'est libre que dans la mesure où le père nous protège). Cela n'exclut pas l'insurrection qui renverse l'image paternelle (et peut-être en établit une autre, transposée). C'est la conception « française ».

-Une conception horizontale de la liberté comme solidarité défensive. C'est la conception « allemande », à partir de « *Freiheit* » (à l'origine : lien entre frères, qui s'enchaînent pour résister aux Romains en cas de guerre). La confrérie repose sur l'analogie du geste, par-delà la différence des pratiques.

NB : *Freiheit* correspond à *eleutheria**, qui a donné le *leute* (les gens).

<H. Wismann, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 50.>

*« Frères, vous avez été appelés à la liberté (*eleutheria*), seulement ne faites pas de cette liberté (*eleutheria*) un prétexte de vivre selon la chair ; mais rendez-vous, par la charité, serviteurs les uns des autres. »

Galates 5 : 13

Eleutheria

1. Liberté de faire ou d'oublier ce qui a une relation avec le salut
2. Liberté fictive

- La liberté de faire selon son plaisir

3. La vraie liberté est donnée lorsque nous ne faisons pas selon nos désirs

Pierre, 2 : 19 « *ils leur promettent la liberté (eleutheria), quand ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption, car chacun est esclave de ce qui a triomphé de lui.* »

Vient de « *eleutheros* »

1. Né libre
 - Dans le sens civil : celui qui n'est pas un esclave
 - Celui qui cesse d'être un esclave, libéré, affranchi
2. Libre, exempt, non lié par une obligation
3. Sens éthique : libre du joug de la Loi Mosaique
Corinthiens, 7, 22 : « *Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur ; de même, l'homme libre (eleutheros) qui a été appelé est un esclave de Christ.* »

(b) La dialectique de la Maîtrise et de la Servitude chez Hegel

C'est la nouvelle façon de traduire *Herrschaft / Knechtschaft* (avant on disait : le Maître et l'esclave).

Dans *La Phénoménologie de l'esprit*, Hegel utilise cette schématisation de rapports entre des consciences pour mettre en scène la lutte pour la reconnaissance. Dans cette lutte, l'une des deux consciences – à première vue identiques ou comparables – va préférer conserver sa vie au prix de sa liberté et l'autre risquer sa vie pour affirmer sa liberté. Mais la servitude du vaincu, forme visible de sa soumission qui le conduit à travailler pour le vainqueur, lequel se contente de cette fausse reconnaissance qu'il obtient par la peur de la mort (qui est le maître absolu), produit les conditions du renversement du Maître (il est dépendant du travail du serviteur et il se leurre sur sa soumission). Passant par plusieurs étapes (conscience stoïcienne, sceptique, malheureuse), chacune niant la précédente, le serviteur renverse le maître. L'histoire pourrait se reproduire éternellement si ce dépassement (*aufhebung*) n'était pas un progrès historique de la conscience vers la maîtrise conceptuelle : la seule reconnaissance (*Annerkennung*) qui vaille est celle qui intervient entre deux consciences libres.

(c) Matériaux complémentaires

1. L'expérience de la liberté

Ce que signifie être libre Si l'on écarte les usages imprécis du terme, il reste : une caractéristique des êtres vivants en tant qu'ils ont la possibilité d'agir en toute indépendance.	*HOBBS : agir volontairement, c'est agir conformément à la nécessité de notre nature, sans y être forcé par des forces extérieures, tout le reste est abus de langage. <i>Léviathan</i> (1651)
Du mouvement libre à l'action libre L'animal obéit à son instinct (une loi naturelle), alors qu'il faut disposer d'une volonté et pouvoir effectuer des choix (y compris face à ses désirs) pour être dit libre. Mais cette notion n'en demeure pas moins difficile à comprendre.	*BERGSON : Toute définition de la liberté conduit au déterminisme. L'acte libre s'accomplit dans la durée (le temps qui s'écoule) et non dans le temps écoulé, i.e. figé après coup dans nos représentations. <i>Essai sur les données immédiates de la conscience</i> (1889)

2. Liberté et nécessité

<p>Deux termes apparemment contradictoires N'est-il pas illusoire de poser une liberté dans un univers régi par le déterminisme ? Sauf si on considère que la liberté est d'un autre ordre : un principe (qui peut être pensé, mais non connu) et non un fait.</p>	<p>*KANT : la liberté est une idée de la raison (elle ne correspond pas à une connaissance), tandis que la nature est un concept de l'entendement (qui correspond à des exemples de l'expérience). Ces deux dimensions sont solidaires. <i>Fondements pour la métaphysique des mœurs</i> (1785)</p>
<p>Tout n'est pas fixé L'avenir reste globalement indéterminé : il y a de l'indétermination dans la nature (principe d'Heisenberg et Bohr) et le déterminisme strict ne s'applique qu'aux systèmes clos. La liberté comme postulat est le fondement de la dignité humaine.</p>	<p>*ALAIN : Le sens commun confond croit que le fatalisme est la conséquence logique du déterminisme, alors qu'il s'agit là d'un argument paresseux. <i>Eléments de philosophie</i> (1941) *POPPER : L'avenir n'est pas prévisible. <i>La leçon de ce siècle</i> (1993 ?)</p>

3. La liberté à l'épreuve

<p>La conquête de la liberté La conquête de la liberté, typiquement humaine, c'est d'aller au-delà du pouvoir de dire non, vers l'exigence de reconnaissance par l'autre.</p>	<p>*HEGEL : l'homme ne conquiert sa liberté que s'il comprend qu'elle a plus de valeur que la vie. Cela passe par l'épreuve du face à face avec une autre conscience, donc le risque de la mort (dialectique du maître et de l'esclave) <i>Propédeutique philosophique</i> (1808-1811)</p>
<p>Les écueils de la liberté La liberté d'indifférence (hésiter) et la liberté éclairée (choisir de faire le bien), sont deux faces de la liberté. Mais cette liberté ne se réalise que dans un milieu qui nous conditionne largement.</p>	<p>*DESCARTES : nous pouvons agir plus librement dans les choses où nous voyons plus de bien que de mal, que dans les choses qui nous sont indifférentes. <i>Lettre au père Mesland</i> (1645) *MERLEAU-PONTY : J'hérite d'un ensemble de données sociales, psychologiques, etc., mais je peux les assumer, les détourner, pour affirmer ma liberté. <i>Phénoménologie de la perception</i> (1945)</p>

4. De la liberté morale à l'émancipation politique

<p>Indépendance et autonomie De nombreux philosophes montrent que la vraie liberté n'est pas l'indépendance (faire ce qui nous plaît), mais l'autonomie (se donner soi-même sa loi). C'est comme être de raison que l'homme est libre.</p>	<p>*PLATON : Le tyran jouit d'une fausse liberté : en faisant tout ce qui lui plaît, il fait souvent le contraire de ce qu'il veut à long terme. <i>Gorgias</i> (IV^{ème} siècle av. J.C.) *KANT : L'indépendance n'est qu'une liberté négative, alors que l'autonomie est dictée par la raison pratique. <i>Critique de la raison pratique</i> (1788)</p>
---	--

Textes

1/Spinoza, *Lettre à Schuller* (1674)

...telle est cette liberté humaine que tous les hommes se vantent d'avoir et qui consiste en cela seul que les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent...

2/Spinoza, *Ethique*, II, scolie de la proposition 35 (1675)

Les hommes, donc, se trompent en ce qu'ils se croient libres ; et cette opinion consiste uniquement pour eux à être conscients de leurs actions, et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés. L'idée de leur liberté, c'est donc qu'ils ne connaissent aucune cause à leurs actions. Car ils disent que les actions humaines dépendent de la volonté, mais ce sont des mots, qui ne correspondent à aucune idée ; ce qu'est, en effet, la volonté, et comment elle meut le corps, tous l'ignorent...

3/Spinoza, *Ethique*, I, Appendice (1675)

...tous les hommes naissent ignorants des causes des choses, et tous ont envie de rechercher ce qui leur est utile, ce dont ils ont conscience.

D'où il suit, en premier lieu, que les hommes se croient libres parce qu'ils ont conscience de leurs volitions et de leur appétit, et qu'ils ne pensent pas, même en rêve, aux causes qui les disposent à désirer et à vouloir, parce qu'ils les ignorent.

Il suit, en second lieu, que les hommes agissent toujours en vue d'une fin, c'est-à-dire en vue de l'utile qu'ils désirent ; d'où il résulte qu'ils ne cherchent jamais à savoir que les causes finales des choses une fois achevées, et que, dès qu'ils en ont connaissance, ils trouvent le repos, car alors ils n'ont plus aucune raison de douter...

4/Spinoza, *Lettre à Schuller* (1674)

Qui pourrait en effet, dit-il, à moins de contredire aux données de sa conscience, nier que je puisse avoir cette pensée que je veux ou que je ne veux pas écrire ? (...)

Il dit ensuite que les causes qui ont appliqué son esprit à l'acte d'écrire l'ont poussé, mais ne l'ont pas contraint ; mais si l'on veut examiner la chose pondérément, tout cela ne signifie pas autre chose que ce fait : son esprit était constitué à ce moment de telle sorte que des causes impuissantes à le fléchir dans d'autres circonstances, lors d'un conflit contre une grande passion, par exemple, ont eu, à ce moment, le pouvoir de le faire céder. Cela signifie que des causes impuissantes à le contraindre dans d'autres cas l'ont contraint ici, non pas à écrire contre sa volonté, mais à avoir nécessairement le désir d'écrire.

5/Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*

Qu'est-ce que les lumières ? La sortie de l'homme hors de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui ; minorité dont il est lui-même responsable, puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement, mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. **Sapere aude** ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières.

La paresse et la lâcheté sont les causes qui font qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les a affranchis depuis longtemps d'une direction étrangère (*naturaliter maiores* = majeurs du point de vue de la nature), restent cependant volontiers, leur vie durant, mineurs, et qu'il soit si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs. Il est si commode d'être mineur ! Si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur de conscience qui a de la conscience à ma place, un médecin qui décide pour moi de mon régime, etc..., je n'ai vraiment pas d'efforts à faire moi-même. Je n'ai pas besoin de penser, dès lors que je peux payer ; d'autres se chargeront bien à ma place de ce travail fastidieux. Que la grande majorité, et de loin, des hommes (y compris le beau sexe tout entier) tienne ce pas en avant vers leur majorité pour très dangereux et de surcroît très pénible, c'est ce à quoi s'emploient fort bien les tuteurs qui, très aimablement, ont pris sur eux la charge de diriger l'humanité. Après avoir rendu bien sot leur bétail, et pris soigneusement garde que ces paisibles créatures n'aient pas la permission d'oser faire le moindre pas hors du parc où ils les ont enfermées, ils leur montrent les dangers qui les menacent si elles essaient de s'aventurer seules au dehors. Or le danger n'est vraiment pas si grand ; car elles apprendraient bien, enfin, après quelques chutes, à marcher ; mais un accident de cette sorte rend néanmoins timide, et la frayeur qui en résulte dissuade ordinairement d'en refaire l'essai.

6/Sartre, *L'être et le néant*, pp. 561-569

L'argument décisif utilisé par le bon sens contre la liberté consiste à nous rappeler notre impuissance. Loin que nous puissions modifier notre situation à notre gré, il semble que nous ne puissions pas nous changer nous-mêmes. Je ne suis "libre" ni d'échapper au sort de ma classe, de ma nation, de ma famille, ni même d'édifier ma puissance ou ma fortune, ni de vaincre mes appétits les plus insignifiants ou mes habitudes. (...) Le coefficient d'adversité des choses est tel qu'il faut des années de patience pour obtenir le plus infime résultat. Encore faut-il "obéir à la nature pour la commander", c'est-à-dire insérer mon action dans les mailles du déterminisme. Bien plus qu'il ne paraît "se faire", l'homme semble "être fait" par le climat et la terre, la race et la classe, la langue, l'histoire de la collectivité dont il fait partie, l'hérédité, les circonstances individuelles de son enfance, les habitudes acquises, les grands et les petits événements de sa vie.

Cet argument n'a jamais profondément troublé les partisans de la liberté humaine (...) car c'est par nous, c'est-à-dire par la position préalable d'une fin que surgit ce coefficient d'adversité. Tel rocher qui manifeste une résistance profonde si je veux le déplacer, sera, au contraire, une aide précieuse si je veux l'escalader pour contempler le paysage. En lui-même (...), il est neutre, c'est-à-dire qu'il attend d'être éclairé par une fin pour se manifester comme adversaire ou comme auxiliaire. (...) C'est donc seulement dans et par le libre surgissement d'une liberté que le monde développe et révèle les résistances qui peuvent rendre la fin projetée irréalisable. L'homme ne rencontre d'obstacle que dans le champ de sa liberté. Mieux encore : il est impossible de décréter a priori ce qui revient à l'existant brut et à la liberté dans le caractère d'obstacle de tel existant particulier. Ce qui est obstacle pour moi ne le sera pas pour un autre. Il n'y a pas d'obstacle absolu, mais l'obstacle révèle son coefficient d'adversité (...) en fonction de la valeur de la fin posée par la liberté. Ce rocher ne sera pas un obstacle si je veux, coûte que coûte, parvenir au haut de la montagne ; il me découragera, au contraire, si j'ai librement fixé des limites à mon désir de faire l'ascension projetée. Ainsi le monde, par des coefficients d'adversité, me révèle la façon dont je tiens aux fins que je m'assigne.